

LA DÉPORTATION EN SIBÉRIE

UN DRAME A TOMSK

On a appris récemment par les journaux sibériens le récit d'une lamentable histoire, nouveau et dramatique chapitre à joindre à ceux du roman nihiliste.

On sait que les déportés en Sibérie se composent de deux catégories bien distinctes : les condamnés politiques—conspirateurs russes et patriotes polonais—et les criminels de droits commun, voleurs, escrocs, assassins même, car la loi russe a, depuis longtemps, supprimé la peine de mort pour le meurtre non politique.

Dans les villes sibériennes, ces deux catégories si disparates, rapprochées par l'infortune, ne se confondent pas ensemble ; elles constituent deux sociétés rivales. Les condamnés politiques, généralement lettrés, forment une sorte d'aristocratie en butte aux défiances de l'administration et à l'hostilité des condamnés de la deuxième catégorie.

La police russe, passablement tracassière, humiliée de voir ces malheureux exilés se créer, par leur intelligence, une situation prépondérante, exercer une réelle influence et reprendre en quelque sorte leur véritable place dans la société, n'a rien trouvé de mieux que de leur opposer la classe des déportés vulgaires, des criminels endurcis.

C'est parmi ces derniers que la police locale recrute la plupart de ses agents. Cependant, pour contenir cette tourbe de malfaiteurs justement punis, les gouverneurs ont dû leur opposer les Kirghizes, les Boukhares et autres brigands du steppe, dressés à la chasse au déporté, et qui déclarent cyniquement qu'en tuant un écureuil on n'a qu'une peau, tandis que lorsqu'on tue un déporté, on en a trois : l'habit, la chemise et la peau de l'homme.

On devine quelles collisions violentes doit produire, dans un pays si neuf, parmi ces natures exaltées ou grossières, la lutte des intérêts et des passions habilement excitées par la police.

Le drame de Tomsk nous en offre un exemple saisissant.

Il y a quelques semaines, un jeune homme de vingt-cinq ans, de manières fort distinguées, était arrivé dans cette ville. Il se disait ingénieur, chargé par un puissant industriel de Russie d'Europe de visiter les mines voisines de l'Altaï. Ses papiers étaient parfaitement en règle. La police, d'ailleurs, très soupçonneuse pour ceux qui veulent quitter la Sibérie, se montre d'ordinaire fort peu défiant envers ceux qui s'y rendent de leur plein gré.

Ce jeune homme venait de loin. Il venait du fond de l'Ukraine ; et après avoir traversé la Russie sur les chemins de fer, une fois aux monts Ourals, il avait dû louer une tarantasse pour continuer son voyage.

Au moment de quitter cette ville, un incident se produisit, qui faillit l'empêcher d'aller plus loin. En exhibant son passeport—son *plakatni*—auquel rien ne manquait, il laissa voir par inadvertance à l'employé de la police un autre passeport destiné à permettre le retour en Russie d'une deuxième personne.—Cette personne était une jeune fille déportée dont le voyageur préparait l'évasion.—L'in-

génieur coupa court à tout interrogatoire compromettant en glissant quelques roubles dans la main de l'employé.

L'étranger avait abandonné à Tioumen la route qui, passant au nord des monts Altaï, va d'Europe en Chine par Omsk et Kolivan. Il avait jugé plus simple d'accomplir le restant du trajet par l'un des bateaux à vapeur subventionnés par le gouvernement russe, et qui, durant la belle saison, vont de Tioumen à Tomsk en suivant la Tourna, le Tobol, qui donne son nom à Tobolsk, ancienne capitale de la Sibérie.

A moitié chemin de Tioumen et Tobolsk on fit du bois, et le voyageur eut le temps d'examiner de près une barque que remorquait le bateau à vapeur.

Cette barque était du genre de celle que M. Edmond Cotteau a décrite dans son itinéraire si exact de Paris au Japon : *A travers la Sibérie*. C'est le véhicule qui sert au transport des déportés, "une grosse coque de navire, sans mâts et sans machine, longue de 250 pieds et large de 32.

le long du bord. Au-dessus apparaissait çà et là des têtes de femmes et d'enfants ; mais les fentes longitudinales qui servent de lucarnes sont tellement resserrées, que les malheureux, enfermés dans les flancs du navire, ne réussissent que difficilement à jeter un coup d'œil au dehors."

A la vue de cette barque d'un si lugubre aspect, le cœur du voyageur se serra : il pensa que celle qu'il brûlait de délivrer avait dû subir la même humiliation que les malheureux enfermés dans ce ponton malsain, et éprouver les mêmes souffrances.

A certains endroits où le vapeur faisait escale, la sinistre barque prenait à son bord et déposait à terre des convois de forçats. Et l'on entendait longtemps un bruit de chaînes remuées...

Un matin, le voyageur aperçut enfin les églises blanches de Tomsk, cette ville que le comte Russel-Kilough a proclamée l'une des plus jolies villes du monde. Omsk est la capitale de la Sibérie orientale, mais Tomsk a une bien plus grande importance commerciale. Dans la ville basse, située dans la vallée du Tom (la ville haute s'élève en amphithéâtre sur la colline qui longe la rive droite de cette rivière), se trouvent les bazars et les entrepôts.

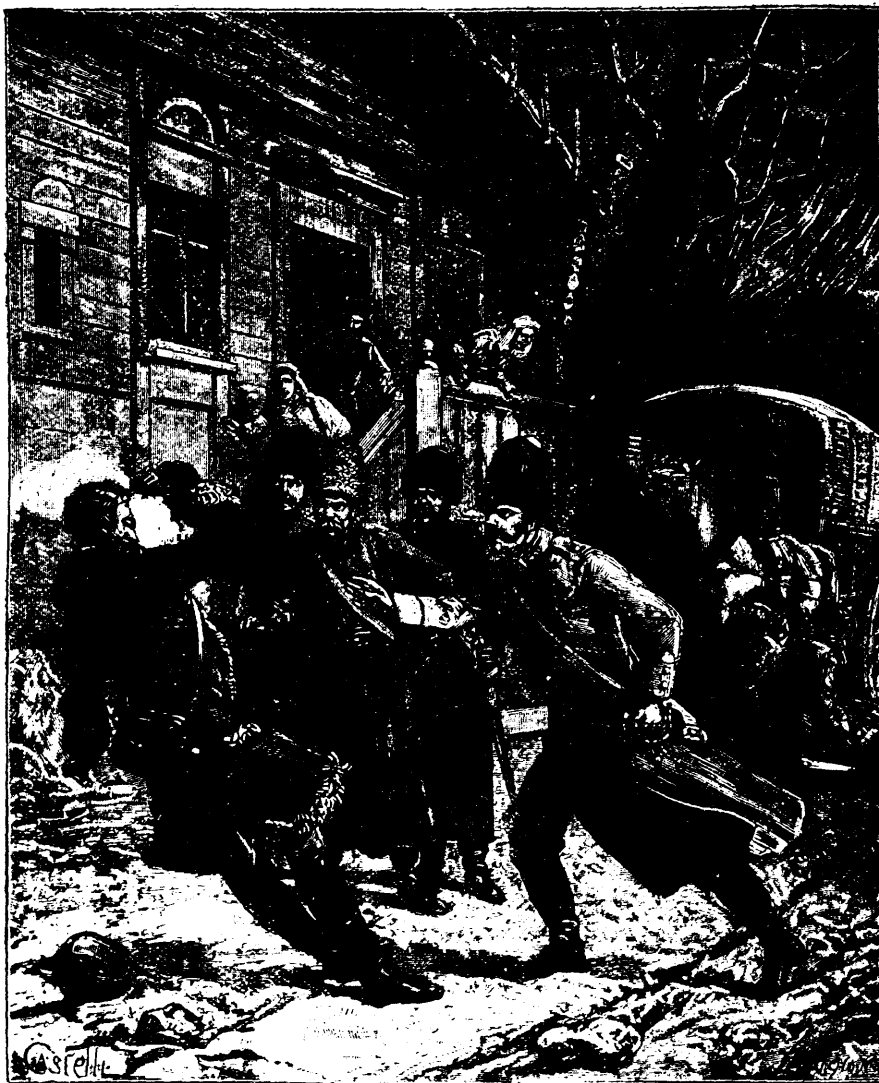
Au milieu du mouvement des affaires, on ne s'étonna nullement de la présence de cet étranger. Il en vient, qui sont attirés par la production des riches mines d'or, de platine et de cuivre dont les gisements sont nombreux dans les contreforts de l'Altaï. Mais le commerce ne se borne pas là, car les habitants de Tomsk se font les grainetiers, les marchands de fourrages, les fournisseurs de bétail et même de poisson de la presque totalité de la Sibérie.

Le prétendu ingénieur avait profité de la saison favorable, très courte. Il n'avait donc point de temps à perdre. Grâce à ses passeports, il pouvait au retour suivre les grandes routes, en demandant des chevaux aux relais de postes, très bien organisés en Sibérie. C'est d'ailleurs l'unique moyen à employer : quiconque voudrait tenter de s'enfuir sans y être aidé, n'aurait pas la ressource de se cacher dans les bois : ce serait s'exposer à mourir de faim ; d'autre part, nous l'avons dit, les habitants des campagnes sont hostiles aux déportés, dans lesquels ils ne veulent voir que des criminels dangereux.

Un matin, le jeune homme traversait les rues de la ville. Au milieu de cette population très mêlée, mêlée même de Bouriates, de Halmonks, de Kirghizes, il fut remarqué par deux passants. L'un d'eux était un Petit-Russien, condamné à la déportation pour escroqueries. L'autre, un usurier juif convaincu de nombreux faux. Le Petit-Russien crut reconnaître le soi-disant ingénieur. Il lui sembla l'avoir coudoyé naguère, dans les prisons de Kieff, et soupçonna en lui un condamné politique en rupture de ban.

La méchanceté qui leur était naturelle, et l'espoir d'obtenir une prime donnèrent de l'activité à l'esprit inventif de ces deux hommes. Ils se concertèrent rapidement. L'Ukrainien se chargea de courir au bureau de police pour y donner l'éveil. De son côté, l'astucieux fils d'Israël s'attacha aux pas de l'inconnu, qui tournait sans défiance le coin d'un flot de maisons. Il le vit pénétrer dans la demeure d'un commerçant...

Tout en guettant sa sortie, il imagina que s'il pouvait aposter près de la maison un *drochky*, sorte de fiacre découvert à deux places, stationné non loin de là, l'étranger le prendrait peut-être en sor-



D'un troisième coup de revolver il se fit sauter la cervelle. — Page 38, col. 1.

Cette prison flottante est construite spécialement pour le transport des condamnés et peut en contenir 800, sans compter les officiers et les soldats préposés à leur garde : ces derniers sont peu nombreux, vingt ou trente au plus. Une rangée d'ouvertures étroites, une quinzaine sur chaque bord, distribue parcimonieusement l'air et la lumière à l'intérieur.

"Sur le pont, à chaque extrémité, se trouvent les logements des surveillants. L'espace intermédiaire est couvert, et les côtés sont fermés par des barres de fer et de solides grillages. Dans cette sorte de cage se tiennent les prisonniers, parqués comme les animaux d'une ménagerie.

"Toutes ces races du vaste empire Russe, ajoute M. Cotteau, comptent des représentants dans la foule pressée qui nous regarde à travers les barreaux, tandis qu'un soldat, l'arme au bras, arpente d'un pas régulier l'étroit chemin de ronde ménagé